



HAL
open science

L'organisation sociale de la félicité médicamenteuse : le cas des jeunes et des psychotropes

Emmanuel Langlois

► **To cite this version:**

Emmanuel Langlois. L'organisation sociale de la félicité médicamenteuse : le cas des jeunes et des psychotropes. *Politiques des drogues*, 2022, 3, pp.38-45. halshs-03882781

HAL Id: halshs-03882781

<https://shs.hal.science/halshs-03882781v1>

Submitted on 2 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ORGANISATION SOCIALE DE LA FÉLICITÉ MÉDICAMENTEUSE : LE CAS DES JEUNES ET DES PSYCHOTROPES

Emmanuel Langlois, MCF HDR en sociologie,
Centre Emile Durkheim (UMR 5116), Université de Bordeaux

Introduction

Les usages de drogues dans les populations jeunes inquiètent pour leurs risques sur les plans légal, sanitaire et scolaire. La consommation d'un cannabis de plus en plus fort en THC, les pratiques de « biture express » (*binge drinking*) ou encore le détournement du protoxyde d'azote (gaz « hilarant ») accaparent l'attention des pouvoirs publics et des professionnels de la réduction des risques (RdRD). Cependant, tel un puissant effet réverbère, ces comportements plongent dans une profonde pénombre d'autres pratiques, en particulier celles liées à la consommation (*a fortiori*) détournée de médicaments psychotropes (MP¹) qui est beaucoup plus consensuelle. Cette dernière reste assez peu documentée et passe souvent sous les radars, ne déclenchant pas de panique morale, ni d'actions préventives et encore moins de virulentes campagnes répressives destinées à éradiquer ce « fléau ». La pratique fait l'objet d'une relative bienveillance de la part de l'environnement social des jeunes. Nombre d'utilisateurs n'attirent pas l'attention des acteurs habituels du champ des drogues et des addictions ; ce sont en effet souvent des individus n'étant pas en situation de rupture sociale ou déscolarisés. Pour autant, il existe un fort intérêt à caractériser les pratiques qui gravitent autour du détournement, identifier les risques éventuels et décrire dans quels enjeux sociaux ces pratiques s'inscrivent.

Éléments de cadrage

Notre interrogation sur le détournement de médicaments psychotropes chez les jeunes part d'un constat, établi de longue date, que la polyconsommation est en fait l'ordinaire pour une grande partie des usagers de drogues (OFDT, 2022). Ces derniers consomment différents produits en fonction de leurs préférences et des aubaines, de manière perlée ou associée. Les médicaments prescrits ou trafiqués dans la rue y tiennent une place importante, mais cette question est spécifiquement peu centrée sur les jeunes ou alors vers certaines catégories comme les « teufeurs » (Pourtau, 2009) ou encore les jeunes en « errance » (Langlois, 2016) qui ont fait l'objet de travaux souvent en réponse aux inquiétudes politiques. Ces travaux nous rappellent incidemment que la frontière entre médicaments et

drogues est historiquement discutable (Ehrenberg, 1998). Drogues et médicaments sont des objets-frontières : ils partagent des espaces sociaux communs et, surtout, ils s'échangent des significations (des effets, des projets psychotropiques...). Les débats contemporains autour du cannabis thérapeutique (Revol, 2019), les pratiques de « mésusage thérapeutique » dans les traitements de substitution (Langlois, 2011) ou encore des tentatives actuelles pour faire revenir le LSD et les psychédéliques dans le giron de la pharmacopée usuelle (Dubus, 2020) attestent de ce brouillage. Aussi, afin de décrire comment les jeunes et les jeunes adultes naviguent dans ce *no man's land*, et de comprendre les significations liées à ces pratiques discrètes, l'enquête sociologique et qualitative est nécessaire et a dû se déployer dans un schéma compréhensif. L'enjeu premier consiste à dépasser les définitions négatives habituellement attribuées à ce type d'usage : il serait « hors » cadre médical, « non » compliant, « détournerait » les voies d'administration légitimes (sniff, injection...) et « négligerait » la finalité thérapeutique (et donc noble) de ces produits... Toute cette sémantique de la négativité tend à invisibiliser les intentionnalités qui les portent et la manière dont les jeunes usagers de MP s'en servent réellement. Le détournement de médicaments psychotropes répond aussi à des impératifs pragmatiques et utilitaires qui tiennent très peu compte des frontières évoquées.

La connaissance de ces usages répond aussi à un enjeu national au regard du niveau très élevé de consommation de certaines classes de médicaments (anxiolytiques notamment), dont la consommation est devenue extrêmement banale, mais aussi à des enjeux de santé publique (impact sur le développement du cerveau des adolescents, risques liés aux abus, comas...), de désocialisation (effets sur la scolarité, les relations familiales...) et fait craindre un effet « passerelle » en menant ces jeunes vers des addictions plus classiques de stupéfiants illégaux et la mise en relation avec les acteurs du trafic de drogue. Les données montrent qu'il s'agit d'un phénomène bien installé dans une partie non négligeable de la jeunesse : dans son étude sur les lycées à la fin des années 90, Ballion montrait déjà que 10,4 % des lycéens consommaient plus ou moins régulièrement des tranquillisants et des somnifères, les filles légèrement plus que les garçons, et que les phases d'initiation débutent parfois très jeunes (Ballion, 1999). Aujourd'hui, à 17 ans, 4 % des jeunes ont pris au cours du dernier mois des tranquillisants, des somnifères ou des antidépresseurs (OFDT, 2022)². Il ne s'agit pas d'un raz de marée, mais néanmoins d'une pratique bien installée. Notre revue de littérature³ montre qu'il existe des pratiques de prise de MP chez les jeunes et adolescents à « bas bruit » dans le secret des familles ou des groupes d'amis dont nous ignorions presque tout pour le cas français.

Notre étude introduit une approche qualitative autour de trois dimensions : 1/ les représentations des médicaments et des risques afférents, 2/ les motivations et les

usages et 3/ l'accès aux produits et le rôle des environnements sociaux dans l'initiation. Dans une perspective exploratoire, nous avons réalisé 29 entretiens de jeunes de moins de 25 ans qui ont fait au moins une fois un usage détourné de médicament au cours de leur vie. La population étudiée répondait aussi à un échantillonnage en termes d'âge, de situation conjugale, de diplôme, d'autonomie dans le logement. L'usage concernait plusieurs classes de médicaments, et son statut pouvait être en cours ou passé. Notre propos s'appuie aussi sur une exploitation secondaire de l'enquête PURDROG focalisée sur les pratiques d'usages et de revente de drogues dans six groupes de jeunes³.

Une image floue mais rassurante

Toutes les frontières (légal, sémantiques et symboliques) entre drogues et médicaments sont floues et poreuses. Les jeunes de nos études font des aller-retour permanents entre ces deux mondes. À la fois parce que le statut des produits s'efface en situation d'usage (cela revient toujours à gober ou sniffer quelque chose) et aussi parce que le terme de « psychotrope » permet d'opérer un glissement symbolique entre ces deux mondes. Les MP deviennent dans ce cadre des « *drogues légales* » sur lesquelles les jeunes dissertent longuement. À l'image de ce qu'on observe dans l'usage de drogues « classiques », les jeunes usagers de MP ont d'ailleurs composé une grammaire des effets extrêmement détaillée et nuancée. De même, les MP cultivent une parenté avec les drogues car ils sont aussi transformables en objet de trafic, ils se vendent et ont une valeur dans la rue sur le marché des drogues et on peut en tirer un profit. Cette parenté est plus proche encore si on aborde le chapitre des risques : dépendance, *craving* ou overdose sont en embuscade. Il s'agit sans doute d'une spécificité chez les jeunes usagers qui sont extrêmement attentifs aux effets sur le corps et l'apparence. Ils craignent un « *look psychiatrisé* » et ne veulent pas ressembler à des individus « *cachetonnés* » qui sont des images repoussoirs. La dépendance visible et incorporée signe une déchéance personnelle et sociale qui est identifiée comme étant celle du vieux toxicomane qui a échoué dans le contrôle du produit et qui a perdu le pouvoir sur son corps et son destin. Être « *accro aux médocs* » est très négativement connoté dans les publics jeunes qui sont tournés vers un avenir ouvert et qui formulent des projets pour eux. Les risques sociaux (être un « *déchet - junky* », perdre ses amis, se fâcher avec ses parents ou rater ses études) sont redoutés.

Au chapitre des différences, le médicament est plutôt perçu comme un produit « sûr », car il est proposé par un laboratoire pharmaceutique qui suit des règles strictes dans la fabrication et le contrôle de la qualité. Si les drogues sont toujours l'objet de savoirs profanes et d'instrumentalisation dans des pratiques qui tendent à s'individualiser, c'est aussi le cas pour les médicaments qui, du point de vue du

jeune usager, possèdent des avantages indéniables : les effets sont connus et semblent plus stables, il n’y aurait pas de « *mauvaise surprise* » concernant leur composition (vs. les produits achetés dans la rue) ou concernant des effets imprévus (vs. certains produits « *capricieux* » comme l’ecstasy, pour lequel une dose habituellement supportée peut subitement tourner au vinaigre et conduire l’usager à « rester perché » ou à vouloir se défenestrer). Cette impression de sécurité / sûreté du médicament est un point important dans l’usage régulier et récréatif des MP. Par ailleurs, elle participe à la banalisation de la démarche : quoi de plus familier que de prendre un médicament dans un cadre jugé sans risque ? L’initiation aux médicaments se faisant souvent dans le cadre familial, la perception du risque est faible non seulement au moment de l’initiation, mais aussi tout au long de l’usage au quotidien car le groupe de pairs prend le relais dans la réduction du sentiment de risque. Le sentiment de dangerosité est en partie dilué par la sécurisation relationnelle. La pratique - proche de l’automédication - est aussi peu stigmatisante. Bien au contraire, elle s’inscrit dans les pratiques qui visent à solidifier son appartenance au groupe d’amis en participant aux fêtes ou en constituant un réseau d’interdépendances et d’échanges. Les jeunes ont plutôt le sentiment de participer à la dimension festive du groupe tout en prenant garde de ne pas « vriller ». Dans nos groupes d’étude, cette volonté de conserver de bonnes relations avec les amis qui ne consomment pas ou qui gardent le contrôle de leur usage, et bien sûr avec les parents, décrit une posture assez conformiste. Les usagers mettent souvent en avant le caractère légal des MP qui - selon eux - tient à distance des pratiques déviantes et illégales du « vrai » monde des drogues. Aussi, la gestion des risques s’appuie en partie sur une forme de déni sur d’éventuels problèmes légaux ou encore sur la prévisibilité des effets recherchés. Les usagers jeunes ont très vite accès à une grosse quantité d’informations dans les groupes de pairs ou sur les réseaux sociaux qui peuvent avoir un effet « RdR », lorsqu’ils décident de limiter leur consommation en termes de dosage ou de situations où ils s’autorisent à consommer. Parfois, les jeunes usagers rapportent des dommages, mais l’imputation aux MP est compliquée car ils sont souvent pris en association avec d’autres produits, l’alcool en particulier. Chutes, vomissements, trous de mémoire, troubles de l’humeur... n’entachent donc que partiellement le crédit des MP tout en entretenant leur statut flou.

Usages sociaux et motivations

L’analyse des motivations et des usages sociaux des drogues conduit à identifier sept « familles » constituées autour d’une intentionnalité spécifique qui structure le rapport au produit et les objectifs poursuivis par les usagers (Langlois, 2022). Lorsqu’on observe les jeunes et les MP, on note une proximité partielle avec le fonctionnement du monde des drogues, puisque seulement trois grands usages se détachent chez les jeunes.

Le premier est strictement festif et hédonique : les usagers recherchent une sorte d'euphorie, assez moyenne dans son intensité contrairement au « flash » recherché par les héroïnomanes injecteurs. On veut être « stone », « dans l'ambiance », « détendu ». La finalité entactogène est assez classique dans l'usage de drogues en général, mais plus encore chez les jeunes car la place des pratiques festives est plus importante dans leur vécu et expérience. On notera que le recours aux MP est perçu comme une alternative intéressante pour les jeunes femmes qui se méfient d'une consommation importante d'alcool en soirée à cause des risques de perte de contrôle et d'abus sexuels qui planent sur elles.

La seconde motivation relève d'une recherche thérapeutique par automédication : certains jeunes ont pris l'habitude de se tourner vers les MP non prescrits pour réguler des sentiments de mal-être, voire pour générer un effet « *coupe circuit* » qui consiste à « *débrancher le cerveau* » pour souffler un peu face aux attentes sociales ou aux difficultés dans la vie personnelle. Par ailleurs, toute une série de symptômes se rapportant à l'anxiété (angoisse et stress dans les relations familiales ou à l'école) sont traités au fil de l'eau et hors prescription grâce aux MP. Dans ces circonstances, la pharmacie familiale leur est grande ouverte : des prescriptions anciennes et des stocks parentaux constituent une solution d'urgence face aux crises de mal-être.

Enfin, le recours aux médicaments psychotropes s'inscrit aussi dans une logique de performance. Les jeunes devant faire face à la compétition scolaire, se préparer aux concours ou augmenter leur capacité de travail et de concentration ont ciblé certains MP et recherchent des propriétés stimulantes. D'autres jeunes, plus rares, renouent avec un grand classique du recours aux drogues et cherchent à augmenter leur puissance créative et leur sens artistique.

Initiation et rôle des relations de proximité

L'usage détourné et/ou hors prescription de MP chez des jeunes dénote sérieusement avec d'autres travaux pointant comment les pratiques et les usages de drogues illégales sont criminalisés. Pour les MP, tout se passe comme si les enjeux soulevés par leurs pratiques prenaient place dans une arène singulièrement différente de celle du monde des drogues. Ni les acteurs, ni les observateurs de ces pratiques ne les enchâssent réellement dans le registre de la déviance. Les MP sont très rarement achetés (dans l'usage courant et plus encore lors de l'initiation) ce sont des amis proches qui font généralement des dons sur leur propre stock, ce sont les parents qui facilitent et quasiment encouragent la prise de médicament pour faire face à une période compliquée, ce sont les médecins qui font des prescriptions assez peu regardantes en réponse à une demande sociale qui se vit

comme légitime. Les pairs et -de manière surprenante- le monde adulte organisent une bienveillance médicamenteuse autour des jeunes usagers. Celle-ci est augmentée par le fonctionnement des groupes de jeunes qui travaillent en permanence à leur cohérence et à leur renforcement. Les échanges de produits et d'expériences (et dans une moindre mesure de risques) participent à la cohésion du groupe de ces individus. Le rôle des institutions introduit peu de doute dans le fonctionnement des groupes de pairs. D'une part, le mandat de la médecine moderne s'oriente de plus en plus vers l'accompagnement et la quête du bien-être, et de moins en moins dans un pouvoir de censure et dans l'exercice d'un contrôle social traditionnel. Quant à la famille, l'exercice de la parentalité contemporaine requière souvent des aides pour mener à bien le travail de socialisation comme le concept de pharmaceuticalisation (Collin et David, 2016) l'a très bien montré. Dans ce contexte, les sociétés contemporaines « offrent » les médicaments psychotropes aux jeunes pour qu'ils se débrouillent (relativement seuls) face aux épreuves de la vie juvénile (Milhet et Langlois, 2017). La quête de l'autonomie familiale et économique, le rapport au corps et la construction de la sexualité, l'impitoyable compétition scolaire en France où les destins sociaux sont très dépendants des destins scolaires, la construction de l'identité personnelle dans des groupes de pairs parfois tyranniques (Riesman, 1964), le caractère vital des échanges sociaux chez les jeunes comme l'ont encore montré les épisodes de confinement COVID, ou encore l'impératif d'individuation dans des contextes incertains et des environnements pluri-normatifs (Martuccelli, 2010)... la tâche est rude ! La fonctionnalisation des MP est ainsi souvent appuyée sur de bonnes raisons positives mais les jeunes sont probablement inégaux dans leur capacité à maîtriser le rapport à ces produits et à garder le contrôle. Dans notre population d'étude, on discerne des jeunes qui ont des recours ponctuels aux MP et d'autres chez qui l'usage prend une place de plus en plus importante dans le quotidien. Par ailleurs quand on compare les motivations en phase d'initiation et celles lorsque la consommation est devenue habituelle, on observe des motivations plus « tristes » et plus orientées vers des pratiques de « défonce », de gestion du mal-être, d'évasion des rôles sociaux, de gestion pure de la douleur. De même, avec le temps, les usages perdent leur dimension festive et empathique quand les jeunes consomment en solo. Chez certains, l'usage de MP devient clairement l'antichambre d'un usage de drogues plus classique et plus marqué par des comorbidités psychiatriques.

Conclusion

Que font les jeunes des médicaments psychotropes qu'ils détournent de leur fin thérapeutique ? Il est impossible de répondre à cette question par la seule référence aux logiques propres au monde des drogues (recherche de plaisir, de défonce, d'état de conscience modifié...), et sans prendre en compte le fait qu'ils

baignent dans une culture de la « chimie sociale » (Langlois, 2022) qui permet et enjoint de régler nos problèmes personnels grâce aux médicaments. Si le cercle des pairs assure les apprentissages nécessaires et une dilution de la perception des risques, les environnements adultes (famille et médecine) sont d'une grande tolérance sur le plan des principes et d'un grand secours pour l'approvisionnement. D'une certaine manière, la grande accessibilité des MP soulage des institutions sociales en crise tout en accroissant la responsabilité et la charge qui pèsent sur les épaules des jeunes. Ce qui rend encore plus nécessaires les enquêtes visant à montrer comment ils se débrouillent dans le monde de la « chimie sociale ».

Notes

1. Les différents MP sont les anxiolytiques qui diminuent l'angoisse et l'anxiété, les hypnotiques pour le sommeil, les antidépresseurs pour les syndromes dépressifs, les antalgiques qui soulagent la douleur, les neuroleptiques principalement prescrits pour les troubles psychotiques, les régulateurs de l'humeur pour les troubles bipolaires, et les psychostimulants qui stimulent le fonctionnement du cerveau.
2. En matière d'expérimentation, les données montrent que beaucoup testent les MP : 9.6% des garçons de 17 ans ont expérimenté les tranquillisants, 7.8% les somnifères, 3.3% des antidépresseurs ; 16.4% des filles de 17 ans ont expérimenté les tranquillisants, 11.9% les somnifères et 7.2% les antidépresseurs (OFDT, 2022).
3. Milhet M., 2015, Usages détournés de médicaments psychotropes par les adolescents et jeunes adultes. Revue de littérature, Saint-Denis, OFDT ; Langlois, E., Milhet, M., 2016, Usages détournés de médicaments psychotropes par les jeunes, OFDT, 79 p. Juin 2016 ; Milhet, M. & Langlois, E. 2017. Faire face aux épreuves de la vie juvénile : l'usage détourné de médicaments psychotropes chez les jeunes. *Déviance et Société*, 41, 511-540.
4. Langlois, E., (2016), PURDROG, Rapport pour la MILDECA, 2016, 210 p. Cette étude décrit et analyse les pratiques d'usage et de revende de drogues chez 20 jeunes des quartiers populaires, 20 apprentis et jeunes travailleurs, 20 jeunes étudiants et lycéens, 20 jeunes du milieu festif, 20

Bibliographie

- Ballion, R., 1999, *Les conduites déviantes des lycéens*, CADIS, OFDT, 244p.
- Collin, J., David, P.-M., (dir.), 2016, *Vers une pharmaceuticalisation de la société. Le médicament comme objet social*, Presses de l'Université de Québec.
- Dubus, Z., 2020, « Marginalisation, stigmatisation et abandon du LSD en médecine », *Histoire, médecine et santé*, 15, 87-105.
- Ehrenberg, A., 1998, *Drogues et médicaments psychotropes, le trouble des frontières*, Paris, Éditions Esprit.
- Langlois, E., 2011, *Les traitements de substitution vus par les patients. Quels sont les enseignements de leurs expériences ?* Saint-Denis, OFDT, 151 p.
- Langlois, E., 2016, *Pratiques d'usage et revende de drogues dans six groupes de jeunes*, PURDROG, Rapport pour la MILDECA, 2016, 210 p.

- Langlois, E., 2022, *Le nouveau monde des drogues. De la stigmatisation à la médicalisation*, Paris, Armand Colin.
- Langlois, E., Milhet, M., 2016, *Usages détournés de médicaments psychotropes par les jeunes*, Saint-Denis, OFDT, 79 p.
- Martuccelli, D., 2010, *La société singulariste*, Paris, Dunod.
- Milhet, M., 2015, *Usages détournés de médicaments psychotropes par les adolescents et jeunes adultes. Revue de littérature*, Saint-Denis, OFDT.
- Milhet, M. & Langlois, E. 2017. Faire face aux épreuves de la vie juvénile : l'usage détourné de médicaments psychotropes chez les jeunes. *Déviante et Société*, 41, 511-540.
- OFDT, 2022, *Drogues et addictions, Chiffres clés 2022. !!*
- Pourtau, L., 2009, *Techno. Une subculture en marge*, Paris, CNRS Éditions.
- Revol, A., 2019, « Prescription de cannabis à usage thérapeutique pour les personnes âgées atteintes de démence : l'engouement des proches aidants », *Psychotropes*, 2/3, Vol 25, 129-149.
- Riesman, D., 1964, *La foule solitaire*, Paris, Arthaud.